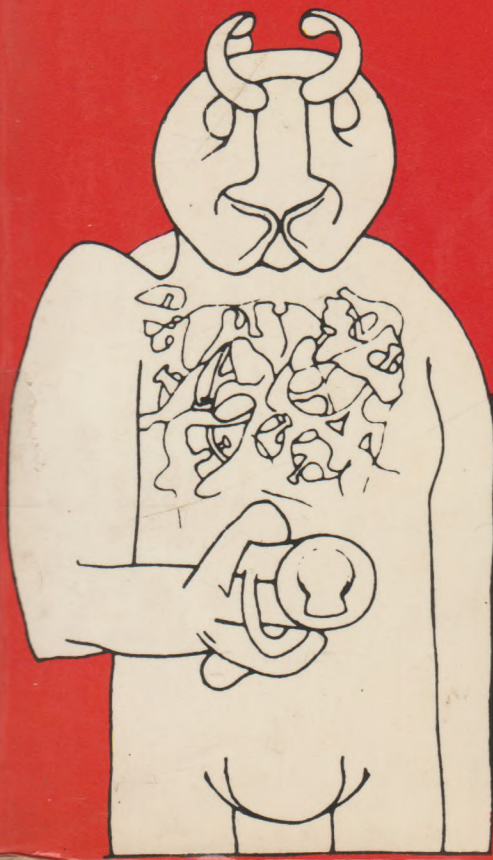


Littérature latino-américaine d'aujourd'hui

Colloque de Cerisy



1018

XI. LITTÉRATURE ET RÉVOLUTION

par *Angel RAMA*

I

Ce texte s'interroge sur les transformations que subit la littérature, en particulier le genre narratif, au long des processus révolutionnaires, entendus, d'une manière restreinte, comme les modifications accélérées d'une structure sociale, qui entraînent la disparition d'une couche ou classe sociale et son remplacement par d'autres formations de classe, en provoquant en même temps un nouvel ordre de la culture. Celui-ci a des manifestations spécifiques dans l'économie, le régime de propriété, le droit, la religion, les croyances, etc.

Cette recherche se borne à considérer les révolutions qui ont eu lieu dans la zone géographique latino-américaine durant les deux derniers siècles. On tente ici de déceler certains comportements similaires dans des processus qui eux-mêmes présentent à la fois des traits semblables, et des divergences non négligeables. Le champ d'analyse est donc circonscrit à quatre mouvements révolutionnaires : celui de l'émancipation, qui commence à se développer à la fin du xvii^e siècle et embrasse le premier tiers du xix^e; celui de la révolution libérale triomphante qui s'accomplit vers la moitié du

xix^e et atteint son point culminant vers 1880; celui de la révolution des classes moyennes (et agraires dans le cas de la révolution mexicaine) dans la période qui va de 1910 à 1930 et celui de la révolution cubaine depuis 1953, jusqu'à l'institutionnalisation révolutionnaire (1975).

Dans ces processus, les comportements littéraires présentent de remarquables ressemblances avec ceux qu'on connaît dans les littératures européennes ou nord-américaines à travers les diverses révolutions bourgeoises et socialistes. Cependant, il y a au moins deux traits spécifiques de l'expérience latino-américaine : 1) la révolution bourgeoise qui a eu lieu au début du xix^e sur les modèles français et anglais, est, en plus, une révolution d'émancipation. Ce mot vise le caractère de décolonisation adopté par les différents mouvements révolutionnaires et témoigne ainsi de la situation particulière du continent, en marge et en dépendance par rapport aux métropoles économiques et culturelles du monde occidental; 2) la littérature dans les sociétés latino-américaines fonctionne selon la stratification sociale et le caractère métis prédominant des cultures de ces sociétés. Voilà pourquoi l'ingérence des communautés agraires, qui depuis leur origine jusqu'aujourd'hui constituent la majorité (décroissante) du peuple latino-américain, s'avère être plus importante. Voilà pourquoi également la part des littératures orales, ou écrites de façon rudimentaire dans les niveaux les moins élevés de la hiérarchie sociale, semble majeure par rapport aux modèles européens, où très tôt a commencé l'ascension vers la parole écrite.

Le caractère colonial des cultures envisagées fait que la littérature tend à se développer comme un discours second référé à un discours antérieur, étranger, qui conduit à une interprétation de la réalité américaine, soit expresse, soit tacite. Pensée du xviii^e, pensée libérale, pensée anarchiste, pensée socialiste, alternent et

se substituent en tant que discours originaires et étrangers, sur lesquels le discours second latino-américain est greffé. On constate cela dans les quatre exemples révolutionnaires mentionnés.

Cette situation provoque des complexités et, surtout, des contradictions curieuses et même paradoxales. La composante orale, aussi bien dans la création que dans la transmission culturelle en Amérique latine, explique la prédominance abusive du genre poétique et le respect pour les matrices métriques traditionnelles, ainsi que son rapport étroit avec la musique. On peut dire que jusqu'au xx^e siècle, et même encore aujourd'hui dans les couches placées au plus bas degré de la hiérarchie sociale, à prédominance rurale, la poésie est le véhicule dominant, presque exclusif, par lequel le peuple traduit ses expériences, car elle garde le caractère instrumental qu'elle avait à l'origine. Si le livre a été sacralisé par une société surtout analphabète, cette même société s'est appropriée la poésie pour toutes les fonctions de communication et de sociabilité.

Pour revenir sur les inculpations hâtives qui ont été formulées à propos de l'anachronisme de la littérature latino-américaine, tout en reconnaissant qu'à un plus ou moins haut degré toutes les sociétés actuelles maintiennent divers niveaux de formes culturelles, il faut aussi souligner que ces décalages sont très marqués en Amérique latine et n'ont fait que s'accroître au fur et à mesure que le continent s'incorporait au marché économique occidental. La pluralité des cultures, qui ont leurs propres formes littéraires, s'est transformée en stratifications sociales à l'intérieur d'une hiérarchie davantage rigide, qui pour autant n'a pas perdu ses traditions. Bien que les couches supérieures dans l'échelle sociale aient acquis une plus grande mobilité en s'appropriant les nouveaux apports universalisants provenant des métropoles étrangères, les couches inférieures n'ont pas cessé d'évoluer, bien qu'à un rythme plus lent, en cherchant

toujours des solutions de compromis afin d'une part de sauvegarder les valeurs dans lesquelles elles ont reconnu leur identité historique et d'autre part de pactiser avec l'incidence externe que l'évolution du pays leur a imposée.

A un certain moment, au cours des dernières années, s'est produit un renversement de ce mécanisme, ce qui a provoqué une demande active pour l'exploration et la récupération des manifestations internes de la littérature (dont quelques-unes semblent franchement archaïques) afin de les mettre au service de compositions extrêmement modernisées. Ce changement est évident dans le maniement de la langue et dans la confiance qu'on accorde à sa capacité de signification du complexe social (Guimarães Rosa). Mais aussi dans l'emploi des ressources propres à la narration orale ou au feuilleton populaire (García Márquez, Ferreira Gullar). Ces expériences ont aiguisé la vision de la pluralité des voies littéraires qui traversent le continent, et ont permis une réévaluation de sa capacité à produire des œuvres. Elles ont entraîné du même coup la révision nécessaire de l'histoire littéraire.

II

La confrontation entre les différentes périodes révolutionnaires d'Amérique latine — qui portera surtout sur les modes de fonctionnement afin d'y détecter des invariants et négligera les aspects de la littérature référés de façon restreinte à l'époque : influences, style, genres préférés, messages, modes de production et de transmission — permet d'énoncer quelques propositions interprétatives que nous avançons en guise d'hypothèses de travail.

1. La première remarque tend à diminuer la capacité productive de nouvelles formes littéraires qui a été

attribuée aux révolutions. En effet, il s'agit là de vastes transformations au moyen desquelles s'accomplit la destruction des groupes sociaux hégémoniques et, par conséquent, des idéologies développées par eux pour servir d'encadrement à leurs élaborations artistiques. Dans tous les cas examinés, les littératures qui sont au pouvoir après les cataclysmes révolutionnaires se rattachent à des antécédents clairs qui ont parfois fait preuve d'expressions plus achevées avant les mutations sociales.

Le moment de rupture violente, qui correspond aux actions de force pour renverser un régime, reste entouré par la littérature : avant et après la révolution, la littérature construit un tissu homogène composé de propositions esthétiques et de structures idéologiques sur lequel reposent ces actions de force et dans lequel on peut remarquer des différences de nuance mais non de nature. Toutes les révolutions s'installent sur des propositions artistiques préalables (qui ont parfois accompli un long parcours évolutif) dont elles ne semblent pas pouvoir se passer car ce sont elles qui les déterminent, qui leur octroient voix et identité.

Evidemment, une telle situation caractérise le fonctionnement des avant-gardes intellectuelles. Ces dernières décèlent les nouvelles conditions de la société — celles qui vont conduire à la rupture violente — qui permettront d'élaborer les formes les plus adéquates au nouveau message artistique et idéologique, étroitement lié aux classes qui occupent le lieu de pointe. C'était, par exemple pendant la révolution émancipatrice, la bourgeoisie marchande des villes portuaires. Mais cette situation tend également à la consolidation des formes dont la modification semble très difficile et qui ont même la capacité de s'imposer de façon coercitive sur la pluralité d'énergies culturelles qui font irruption au cours du processus révolutionnaire. Le maintien du néo-classicisme pendant trente ans au moins, au début du XIX^e siècle, met en évidence un fonctionnement de la

littérature qui, pour utiliser la terminologie d'Octavio Paz, de la rupture nous amène à la tradition de cette rupture, en la figeant dans une structure artistique rigide. Forcément cette dernière deviendra un élément retardataire pour une société dynamique, qui se prolonge de façon extrême chez les épigones ayant la faveur des pouvoirs issus du processus révolutionnaire.

2. Une deuxième remarque vient compléter la première et elle est particulièrement importante pour détecter la spécificité d'un processus révolutionnaire en terre américaine. En effet, il ne s'agit pas là seulement de la révolution bourgeoise marchande ou de la révolution bourgeoise libérale ou de la révolution agraire ou socialiste du xx^e siècle, il y a aussi incorporation de manifestations artistiques provenant des centres d'influence, surtout européens, qui avaient déjà fait leur chemin avant la rupture révolutionnaire et qui, avec celle-ci, se consolident, bien que revêtus d'une tenue apparemment nationale. Cela fait partie de la marginalité et de la longue dépendance subie par l'Amérique à l'égard des centres impériaux.

Pour ce qui est de la révolution émancipatrice que nous avons prise comme exemple, le néo-classicisme a été importé de toutes pièces dans son versant espagnol. Ce style-là n'était déjà qu'un pâle reflet du français, mais il a été assumé comme un absolu, même dans les cas où cela contredisait visiblement la culture plus répandue dans les différentes régions américaines qui dans l'isolement colonial, avait été le résultat d'une longue élaboration locale.

Rosenblat a déjà signalé le fait paradoxal que ni le « os » ni le « vosotros » n'existaient dans le maniement quotidien de la langue des hispano-américains. Néanmoins, il n'y a pas de proclamation de Simon Bolivar ou de message de San Martín qui ne fasse usage de ces formules linguistiques à l'adresse des soldats. De la même façon, le néo-classicisme de la poésie d'Andrés

Bello opère en tant que catégorie supérieure qui n'arrive même pas à exprimer le secteur très minoritaire des gens cultivés, encore moins la totalité sociale américaine, c'est une valeur artistique établie en dehors du cadre régional et acceptée du fait de sa provenance externe.

Si le paradoxe de cette situation apparaît dans ce cas plus flagrant que dans les époques postérieures, ce n'est pas que des modifications substantielles se soient produites, après, dans l'engrenage de cette mécanique. C'est simplement que l'éloignement historique des formes artistiques néo-classiques permet de voir la contradiction plus clairement que pour les cas ultérieurs. Un style comme celui de la narration réaliste, par exemple, séduit actuellement les secteurs cultivés et rend ainsi difficile sa perception comme manifestation littéraire de groupes sociaux restreints. L'avant-garde intellectuelle de l'émancipation a accepté, consciemment, une situation contradictoire : elle a pratiqué un style littéraire public soumis aux impératifs du néo-classicisme, dont témoignent ses poésies et ses proclamations. Simultanément elle a utilisé un style littéraire privé, plus proche de la langue parlée et de la tradition « costumbrista » espagnole, comme en témoignent les lettres et la profusion de matériaux justificatifs (mémoires et documents) qui ont paru à la suite de la révolution. Cet écartement des deux styles n'est pas clos. Il persiste dans les périodes révolutionnaires postérieures, à tel point qu'on peut soupçonner qu'il s'agit d'une manifestation spécifique propre à ces processus révolutionnaires. Chez un écrivain d'une authenticité aussi rigoureuse et d'une vocation si constante pour les formes de la langue parlée qu'Ernesto (Che) Guevara, il est encore possible de le remarquer en confrontant les *Pasajes de la guerra revolucionaria* avec son *Diario de Bolivia*.

On pourrait argumenter qu'il s'agit de doubles comportements qui appartiennent en propre à tout

fonctionnement linguistique, ainsi que Basil Bernstein l'a étudié. Mais, ce qui est spécifique à l'expression latino-américaine c'est la dépendance du style public à l'égard des sources européennes (le « purismo »). Celles-ci sont acceptées comme un système valable pour la communication interne de la société, malgré l'éloignement évident de l'usage du modèle européen par rapport aux modes d'expression de la majorité américaine. Ce phénomène permet de comprendre l'établissement, tout au long de l'histoire, de deux lignes parallèles d'expression littéraire, une privilégiée et l'autre méprisée, ce qui a constitué un obstacle sérieux à l'intégration du système littéraire latino-américain; cela a en outre contribué à une dissociation interne où coexistent simultanément, à des niveaux différents, des marchés de production littéraire différents, ce qui est en fin de compte un reflet de la dissociation sociale des peuples latino-américains.

La traduction de ces constatations sur la littérature devrait sans doute mener à dire : les révolutions de la bourgeoisie et des classes moyennes ont seulement instauré une démocratisation partielle de la société. Ces processus révolutionnaires impliquent une avance graduelle mais non définitive puisque certaines stratifications sociales demeurent presque inchangées; ils ont permis d'entretenir un système de domination où le secteur hégémonique intensifie ses liens avec les forces externes.

C'est ainsi que José Martí envisageait vers la fin du XIX^e siècle les deux révolutions qui s'étaient succédé pendant près de cent ans. Il a perçu de façon très nette cette correspondance entre la structure sociale et les comportements littéraires, question que nous avons schématisée ici.

3. En prenant comme point de départ la perspective martienne, nous pouvons faire une troisième remarque concernant la littérature dans les deux mouvements révo-

lutionnaires. Dans la tempête révolutionnaire conduite littérairement par les secteurs cultivés les plus avancés (dans un cas c'est le néo-classicisme; dans l'autre, c'est le romantisme-réalisme, mouvements qui peuvent être traduits comme « bourgeois marchand » et « bourgeois libéral ») on remarque l'apparition momentanée d'expressions littéraires dissemblables, manifestement différentes des expressions dominantes. Elles révèlent l'apparition de groupes sociaux dont on n'avait pas tenu compte, mais que les besoins imposés par la montée révolutionnaire, appellent à l'action protagoniste.

Pour la période de l'émancipation on peut citer trois exemples : dans le Rio de la Plata c'est l'apparition de la littérature dite « gauchesca » (de Hidalgo à Ascasubi); au Mexique c'est l'apparition de la narration « costumbrista » et du roman picaresque (Fernández de Lizardi); au Pérou, personne ne peut mieux représenter cette montée populaire que Mariano Melgar. Ces phénomènes se produisent de façon simultanée et bien que leur postérité soit nombreuse c'est seulement à ce moment-là qu'ils manifestent leur profil idéologique et leurs liens très étroits avec les couches inférieures qui commençaient à peine alors à s'incorporer à la communication « alphabète ».

Si ces formes littéraires sont différentes des expressions officielles, il ne s'agit aucunement de formes nouvelles. Au contraire, ce sont des mouvements en arrière qui raniment des expressions anciennes et engendrent des messages nouveaux et curieusement contradictoires. En effet, d'un côté, ces formes utilisent une matière littéraire archaïque (soit la « picaresque » espagnole du siècle baroque, soit l'art mineur de la poésie de la pré-Renaissance, soit les manifestations folkloriques régionales) mais d'un autre côté, elles mettent cette matière littéraire au service d'une discussion entièrement moderne qui tourne autour de l'idéologie révolution-

naire ou des effets que les nouvelles circonstances ont provoqués dans la vie sociale et privée.

Le changement du registre linguistique est le premier indice du niveau social différent où se place cette littérature. Le deuxième indice est son caractère non-officiel, mis en évidence par le mordant critique de ses productions qui examinent la réalité sous l'angle de ses imperfections. Ce n'est pas un hasard si cette littérature circule à travers le tout nouveau système de communication inauguré par des journaux éphémères et des feuilles qui commencent à jeter les bases d'un marché littéraire autonome. Même si on met de côté toutes les insuffisances de ce nouveau marché, on y trouve déjà les germes d'un dépassement du régime du mécénat (celui-ci, bien que précaire, va permettre, en revanche, la prolongation du néo-classicisme sous l'administration de l'Etat). Les observations de Fernández de Lizardi sur son travail d'éditeur, sur sa lutte contre la censure, sur son lien avec le lecteur, ont leur équivalence dans les tracts de Hidalgo, ainsi que dans les nombreux journaux « gauchescos » qui servent à transmettre les protestations des classes populaires qui avaient fait la révolution.

Avec des traits plus marqués encore, cette dissociation va se produire sous la révolution libérale qui survient à la même date (1867) aux deux extrêmes opposés du continent latino-américain : au Mexique, c'est avec la défaite de Maximilien que s'instaure le libéralisme triomphant; en Argentine, c'est la montée du général Mitre à la présidence qui met en marche la structuration nouvelle de la société d'après le modèle européen.

Si la stratification sociale fait un pas en avant, les luttes entre les secteurs deviennent plus aiguës. Le meilleur signe de la capacité de modernisation, et à la fois de dépendance, de la culture qui vient d'acquérir rang officiel, est donné par l'adoption qu'elle fait de la narration réaliste. Celle-ci commence à se détacher des

résidus de la littérature romantique « costumbrista » et se lance à la conquête de l'espace urbain, tâche qui va lui prendre beaucoup de temps. Cette situation ne se consolidera qu'en 1880 lorsque le nouvel ordre commencera à recueillir les bénéfices issus du changement imposé. A l'opposé, la poésie traditionnelle, qui assume également une expression plus réaliste, devient le véhicule de la résistance des secteurs opprimés, comme en témoigne son meilleur produit : le *Martin Fierro* de José Hernández ; cette poésie dans les mêmes années (1872-1879) est accompagnée par une littérature narrative qui se rapproche du feuilleton romantique (c'est le feuilleton des pauvres analysé en Europe par Gramsci) : c'est le cas de *Juan Moreira* de Eduardo Gutiérrez, publié comme feuilleton en 1879 ou de *los Bandidos de Río Frio* du mexicain Manuel Payno, publié en 1889-91.

D'un processus révolutionnaire à l'autre (de l'émancipation au libéralisme) on constate donc un avancement dans la rationalisation des produits littéraires, et ce, aussi bien dans la ligne contestataire et populaire où cela pouvait être moins prévisible que dans la ligne officielle, laquelle conduit le mouvement transformateur. En Argentine cet avancement peut être mesuré de façon explicite par la distance existant entre les dialogues de Hidalgo et le *Martin Fierro*. D'autre part, et pour mesurer l'évolution différente des zones culturelles américaines, on peut confronter cet avancement argentin avec la situation mexicaine, où les poèmes de la tradition orale recueillis par Vicente T. Mendoza montrent une moindre capacité de structuration rationalisée. Cela peut s'interpréter par une plus grande faiblesse de l'équipe intellectuelle mexicaine qui était réfractaire au projet libéral. A cela il faut ajouter une majeure incidence des traditions populaires analphabètes, surtout indigènes, qui continuent à travailler dans le sens d'une dispersion du discours. A l'intérieur de ce champ dichotomique, il reste encore de la place pour

une solution de transition : elle se caractérise par le maniement de la littérature « costumbrista » fragmentariste, parfois à la manière « tradicionalista » dans le sens qu'elle a pris chez Ricardo Palma, parfois à la manière modernisante de Fray Mocho et de la pléiade qui envahit l'horizon littéraire à la fin du siècle.

4. Cette rationalité systématique du discours qui, dans les années pré-révolutionnaires imprègne les produits littéraires, constitue un nouveau trait des rapports entre littérature et révolution.

Tant pendant la période qui précède la rupture violente — lorsque les conditions structurales de la société se modifient avec les transformations économiques — que pendant les divers événements qui se succèdent lors de cette mutation révolutionnaire, dans tous les cas considérés ici, on remarque l'accentuation des aspects référentiels du discours littéraire. Les éléments littéraires ne se façonnent plus seulement entre eux, en rendant possible une cohérence logique, mais les mots eux-mêmes fournissent l'univocité et la clarté qui leur permettent de désigner sans équivoque les composants du scénario réel dans lequel les hommes agissent. Ce qui a été dénommé le « message » informatif de la littérature assume un rôle actif par rapport à d'autres valeurs. La pluralité sémantique qu'une connotation riche donne au texte littéraire est repoussée par le discours rationalisé qui préfère une clarté logique et une communication précise, sans ambiguïté.

Dans la mesure où tout processus révolutionnaire est produit par un secteur, groupe ou classe sociale, placé au début dans une position inférieure dans la pyramide sociale, mais capable de construire et développer un nouveau projet culturel qui lui donne la force de transformer entièrement l'édifice de la société, cette tendance rationalisante apparaît comme faisant nécessairement partie de la tâche de formation interne du groupe auquel on propose (à des niveaux d'effcience et

de compréhension collective majeurs) une interprétation de sa situation et de ses objectifs.

Depuis la moitié du XIX^e siècle, le discours rationaliste a été assimilé à la littérature réaliste qui était alors la valeur acquise par la société de l'époque. On trouve le même discours dans la révolution de la bourgeoisie libérale argentine vers la moitié du XIX^e siècle. Il apparaît aussi bien chez les vainqueurs (la génération argentine de 1880) que chez les vaincus (Lussich, Hernández, etc.), encore que davantage chez les vainqueurs. On retrouve à nouveau ce discours dans ces curieuses tentatives révolutionnaires ratées qui se sont produites dans la première moitié du XX^e siècle et qui impliquent la montée des classes moyennes. La révolution mexicaine en est l'expression la plus incisive et la plus violente. Toutefois ces tentatives apparaissent pendant la même période comme mouvements de masses dans le Cône Sud (le Chili, l'Argentine et l'Uruguay).

Cependant on ne peut pas remplacer ce discours rationaliste par l'écriture réaliste du siècle précédent parce qu'on le retrouve aussi dans le néo-classique du XVIII^e. Dans ce cas la rationalité extrême du discours transforme l'appareil mythologique en un système de signes réduit à une signification rigoureusement univoque. De sorte que la rationalité s'avère comme une circonstance qui survient dans les divers styles à des moments déterminés de leur évolution historique. Dans l'un ou l'autre style le souci de précision référentielle dont les paroles sont dotées est exemplaire. C'est ainsi que le néo-réalisme ou régionalisme qui a caractérisé la montée des classes moyennes au XX^e siècle (Gálvez, González Vera, Bellan, Gallegos, Azuela) a mis en circulation l'emploi des glossaires destinés à fournir des informations sur la signification des mots locaux utilisés dans le texte. Cela visait à atteindre l'universalité de la compréhension plutôt qu'à assurer la seule réception

adéquate par la communauté linguistique qui en faisait un usage courant. De même, le néo-classicisme n'a pas hésité à utiliser des citations en marge pour expliquer, soit le sens de certains mots américains (Bello), soit l'utilité économique des produits auxquels on faisait allusion dans la poésie (Labarden).

Si d'un côté on tentait de détruire toute ambiguïté ou fausse compréhension du texte, en mettant des bornes à la libre activité de l'imaginaire du lecteur, d'un autre côté, on témoignait de la dépendance dans laquelle était placé le texte par rapport à l'ensemble des valeurs extra-américaines dont il était issu. L'emploi du latin chez Landívar dans une des premières œuvres qui s'approprient les saveurs régionales américaines, constitue le meilleur exemple de cette dépendance. En effet, on arrive dans ce cas à empêcher la communication avec le milieu linguistique dans lequel cette œuvre se produit.

Tant au XVIII^e qu'au XIX^e et au début du XX^e siècle, les styles diffèrent. Se succèdent le néo-classique, le réaliste, le régionaliste, comme cela arrive dans les sources européennes dont découle la culture latino-américaine. Plus tard, dans les années 30, on verra l'incorporation des leçons provenant du réalisme socialiste soviétique. Mais dans tous les cas et par-dessus les styles particuliers de chaque étape historique, le trait commun est une accentuation de la rationalité du discours. Tous ces styles, même le réaliste socialiste, répondent à la structure cognitive qui a incorporé la bourgeoisie à la modernité. Or, la nuance particulière qu'ils acquièrent au stade révolutionnaire répond à l'emploi de codes largement collectivisés. C'est lorsque ces codes sont mis au service des messages explicites que le point le plus haut de la rationalité est atteint.

Il est important de signaler que cette tendance se développe entièrement dans les secteurs de la société qui conduisent la transformation révolutionnaire. Par contre, dans les secteurs dépendants qui se plient ou

résistent au mouvement, cette tendance n'est pas suivie de la même façon. Le fait même que ces secteurs utilisent des matériaux traditionnels et/ou l'absence de netteté sur les buts derniers de la transformation, ouvrent la porte à des expériences artistiques plus complexes, à des langages de connotation plus intense, à des voies sémantiques qui laissent une marge d'ambiguïté.

Néanmoins, la plénitude de cet autre type d'écriture ne correspond pas à la période révolutionnaire mais aux périodes suivantes, qui vont se développer dans des sociétés consolidées, soit au moyen du consensus, soit (c'est ce qui arrive le plus souvent) au moyen de la répression. A la période de l'émancipation qui se termine vers 1830, succède l'incorporation du romantisme; à l'époque de la révolution libérale qui s'établit solidement vers 1880 succède l'instauration du modernisme; à la période des révolutions ratées des classes moyennes pendant le premier tiers du xx^e siècle, révolutions qui ont été freinées par la crise économique de 1930, succède le triomphe des avant-gardes.

Il n'y a pas de commune mesure entre ces divers styles; il n'y a pas non plus de valorisation artistique commune. Ces styles différents s'apparentent par leur commune réponse et leur opposition aux mouvements littéraires forgés dans le ciment des profonds changements sociaux. Parfois on retrouve les mêmes écrivains dans deux périodes et différentes. Cela témoigne du fait que la transformation s'est produite même dans l'horizon d'une production individuelle et non seulement dans celui, plus large, de la production sociale, qui fait appel à la substitution des écrivains pour réaliser ses finalités expressives. Il est pourtant curieux que dans aucune de ces deux lignes dissemblables on ne puisse parler d'une continuité historique qui relie un temps avec l'autre en passant par-dessus ceux qui sont antagoniques. On ne remarque pas un enchaînement entre les littératures

triomphantes des périodes révolutionnaires ni non plus entre celles qui fleurissent par-dessous ou dans les intervalles des différents systèmes socioculturels. Chacun des moments d'une ligne ou de l'autre surgit comme une rupture, ou mieux encore, ces moments jaillissent chacun avec une méconnaissance généralisée du passé. Les exceptions à ces comportements proviennent, non de pays à longues traditions bien conservées, mais de pays capables d'un avancement modernisateur plus considérable. C'est donc dans des pays comme l'Argentine, le Mexique ou le Brésil, qu'une faible continuité historique s'est esquissée et permet de parler de lignages persistants. Dans ces cas, l'écrivain renforce les bases de sa vision du monde puisqu'en effet il dispose des exemples qui appartiennent à des époques du passé et qui, malgré les circonstances différentes, ont développé des idéologies artistiques qui peuvent aussi être apparentées : on appartient au lignage Alencar ou au lignage Da Cunha, par exemple.

5. Il convient d'avancer ici une cinquième et dernière proposition concernant le rapport de la littérature avec la région, la nation et ses valeurs.

Le premier discours intellectuel moderne apparaît en Amérique pendant la période néo-classique. Encore étranger au concept de nationalité et modelé comme une plaidoirie contre les interprétations simplistes sur l'Amérique d'origine européenne, ce discours construit, de Xavier de Clavijero à Juan de Velasco, de Landívar à Andrés Bello, une première interprétation du point de vue des « criollos ». Toutes les interprétations et idéologisations postérieures lui en sont débitrices.

Ce discours premier ne demandait pas la nation mais l'autonomie. Plus tard il demandera en outre la liberté économique pour permettre la montée du secteur bourgeois au commandement. La tâche de fonder l'esprit national reviendra au romantisme qui va construire la mythologie particulière de chacune des nations

émergées à la suite de la dissolution soudaine et inattendue d'un grand empire. De sorte qu'à l'unification de l'esprit indépendant des débuts succède la particularisation régionaliste du genre nationaliste.

La révolution bourgeoise libérale accepte et même légitime les nations, mais elle propose encore une fois une solution universaliste (bien que dépendante) de consolidation d'une société stable après la montée du libéralisme. La période moderniste va faire sienne cette solution.

A l'opposé, les classes moyennes ascendantes du xx^e siècle agissent dans une perspective nationale limitée : dès qu'elles en ont atteint les limites, s'ouvre une période de compression où prospèrent les mouvements d'avant-garde. Ces derniers, en prenant comme point de départ ce nationalisme étroit mais fort des classes moyennes, stimulent l'appropriation universelle de formes littéraires (ce sont les techniques dont ils parlent). Néanmoins, à la différence des modernistes, ils opèrent sur des réalités environnantes nationales.

La proposition socialiste, sans abandonner elle non plus le courant national déjà établi, souligne à nouveau le caractère universel, en affirmant un ensemble de valeurs qui sont des absolus internationaux. Mais la littérature qui émerge en conséquence de la société socialiste établie aura une marque beaucoup plus intense de nationalisme que celle qu'on relève dans les mouvements populistes américains.

Il semble qu'il n'y ait ni continuité nette ni comportement systématique. La reconnaissance du contour historique peut être soutenue par une tendance révolutionnaire, ou se développer dans une période où la société se trouve en état stationnaire ou en compression. Cela n'empêche pas de reconnaître que la littérature développe depuis deux cents ans une élaboration progressive du contour national, chaque fois de façon plus efficiente.

Le sujet ne peut être élucidé par la seule confrontation des fonctionnements généraux, mais bien plutôt en prenant en considération l'intensité des mutations sociales dans chaque exemple révolutionnaire et le degré de formation culturelle de la classe appelée à diriger toute la société. Les phénomènes changent selon qu'il s'agit de la montée d'une classe sociale peu nombreuse comme ce fut le cas pour la bourgeoisie marchande et éclairée de l'Émancipation, ou même pour la bourgeoisie libérale plus étendue de la moitié du XIX^e, ou selon qu'il s'agit de la transformation que commandait un large secteur des classes moyennes ou qu'il s'agit enfin de la montée vertigineuse, dans un délai très court, des secteurs ouvriers et paysans appuyés par une classe moyenne politisée, comme on l'a vu dans l'exemple de la révolution socialiste cubaine.

Toute classe ascendante entraîne avec elle ses valeurs culturelles originaires pendant la période, de longue ou courte durée, qui correspond à son déplacement vertical dans la société. Lorsqu'il s'agit d'une classe nombreuse, qui s'étend sur de larges régions intérieures d'un pays, sa culture va révéler une tendance vers ce qui est local et à la fois particularisé. Cette culture sera teintée des traces des cultures rurales traditionnelles ou de celles qui ont été récemment urbanisées. Elle comportera de nombreux aspects archaïques et défendra de façon acharnée son enracinement local en s'opposant aux perspectives universelles ou théoriques des groupes avancés.

Le progrès qui a été peu à peu conquis en Amérique autour de la meilleure connaissance du contexte national est une conséquence de l'autonomie croissante des cultures latino-américaines, gagnée par une accumulation déjà séculaire. Ce progrès répond à des forces différentes et même opposées, d'après sa provenance sociale, le moment historique, etc. Dans les moments où la consolidation d'une société devient évidente après une

transmutation rapide, se produit une descente vers le particulier, une réabsorption de ce qui est local et du nationalisme. C'est comme si les habitants de cette société s'apprêtaient à digérer l'agitation vécue au moyen d'un élargissement de la connaissance mutuelle de leur zone ou comme s'ils contrecarraient cette agitation par un retour aux composantes traditionnelles de la nationalité dans la mesure où celles-ci se trouvent en danger d'extinction ou tout au moins de modification substantielle.

En revanche, la tendance universalisante affleure le plus souvent dans les mouvements révolutionnaires, en raison directe du degré d'agressivité et du triomphe qui caractérise ces mouvements. Mais cet universalisme n'est pas, en Amérique latine, une proposition qui vient du cœur même du pays pour unifier sa périphérie, mais la pure acceptation d'un jugement qui est imposé de l'étranger. De sorte que l'universalisme est un mode d'incorporation aux pulsions émanant des cultures externes, c'est-à-dire provenant des métropoles qui dirigent la région latino-américaine.

6. Dans le cas de la révolution cubaine les liens entre littérature et révolution sont plus difficiles à évaluer, parce que, avant tout, il s'agit d'un processus encore en cours et parce que l'ampleur de la transformation sociale qui s'est produite est comparable seulement à la révolution émancipatrice. L'objectivité de l'analyse est aussi rendue difficile par la passion belligérante des conceptions politiques affrontées.

Cependant, on peut avancer que dans le cas de la révolution cubaine on constate aussi des opérations littéraires similaires à celles qu'on a relevées auparavant pour d'autres processus révolutionnaires. Ainsi, la littérature de la révolution cubaine s'accorde dans ses grandes lignes au modèle esquissé.

Bien qu'au début la révolution cubaine n'ait pas été présentée comme socialiste, caractère qu'elle a assumé

dès la prise du pouvoir, la littérature qui a accompagné le processus révolutionnaire a manifesté les mêmes caractéristiques que celles de la littérature qui dans tout le continent a rendu propice la transformation des structures économiques et sociales. De sorte que déjà avant 1959, on peut constater le fonctionnement d'une littérature critique étendue à toute l'Amérique Latine, qui s'appuie sur la rationalité du discours et sur sa capacité de dénotation. Cette littérature interprétait les demandes des classes moyennes cultivées, formulées initialement pendant les années 20 et qui après se sont progressivement radicalisées (Mariátegui, Mella).

La même ambiguïté de la formulation idéologique initiale de la révolution cubaine a favorisé pendant la première décennie la concurrence de deux lignes différentes : la première, représentée par l'esprit de la *Revista de Avance* des années 20, qui a donné forme au progressisme de la période antifasciste; la deuxième ligne, représentée par l'esprit de *Orígenes* des années 40, qui avait fourni la norme de la conception avant-gardiste et nationaliste correspondant à la société stable et comprimée des années de la dictature de Batista. Ainsi on trouve d'un côté Martínez Villena, Nicolás Guillén, Alejo Carpentier et de l'autre côté Lezama Lima, Cintio Vitier, Virgilio Piñera, Eliseo Diego, ainsi que les prolongements de ces tendances dans les jeunes générations d'écrivains. Cette délimitation admet, évidemment, des chevauchements et des confluences entre les deux lignes.

Pendant les vingt ans qui suivent 1959, on peut distinguer avec netteté deux périodes marquées par des événements politiques. Ceux-ci se sont répercutés très rapidement sur la littérature, à cause de la concentration caractéristique du pouvoir qui se crée dans les dictatures socialistes. Cela unifie les différentes disciplines culturelles d'après les impératifs et les urgences politiques.

La première période s'étend de 1959 à 1969. Pendant

ces années-là coexistent les deux lignes définies plus haut, avec leurs diverses solutions littéraires, toutes les deux en confluence et fonctionnant avec une marge considérable de liberté opératoire, en accord avec le texte très connu que Fidel Castro a prononcé en 1961 : *Palabras a los intelectuales*. Pendant la deuxième période, depuis 1969, on a mis l'accent sur la première ligne au détriment de la seconde. On a rétabli ainsi les traits d'un discours littéraire rationalisé, objectivant, au service des demandes immédiates pour le fonctionnement de la société. Ces principes ont été exprimés avec force lors du Congrès de l'Éducation tenu à La Havane en 1971, mais ils avaient été examinés deux années auparavant par des intellectuels cubains et latino-américains qui résidaient à Cuba, à l'occasion du dixième anniversaire de la révolution. Le nouveau modèle, de l'avis d'un critique qui a eu une grande influence sur le processus littéraire du pays, serait représenté par l'œuvre narrative de Manuel Cofiño. José Antonio Portuondo a présenté un de ses romans comme l'expression littéraire authentique et correcte du mouvement révolutionnaire.

Durant le passage d'une période à l'autre, le discours plurisémantique, fortement connoté et souvent ambigu, s'est exprimé à travers des œuvres qui ont été refusées par l'équipe intellectuelle et par les autorités. C'est le cas connu de *Fuera de juego* de Heberto Padilla ou de l'œuvre narrative de Reinaldo Arenas (*El mundo alucinante*). Ces productions, ainsi que d'autres provenant d'auteurs qui se sont développés après 1959, ont leurs sources manifestes et explicites dans la poésie et dans l'œuvre narrative de Lezama Lima. De l'œuvre de ce dernier, non seulement ils utilisent les mêmes ressources littéraires qui donnent la primauté à l'image, à la métaphore, et au risque de la liberté linguistique, mais aussi la tendance nationaliste (la recherche de la « cubanité ») et montrent une réfraction sensible par

rapport aux schémas d'interprétation universalistes et aux visions du monde rationalisées.

Parmi ces diverses orientations, il restait et reste encore une place, qui jusqu'à présent a été seulement occupée par un narrateur remarquablement doué, qui s'est tu. Il s'agit de Norberto Fuentes, l'auteur du recueil de contes *Condenados de Condado* et du livre de reportage *Cazabandidos*. En fait, de même que son maître Isaac Babel, il représentait le prolongement du réalisme critique libre en faisant appel à l'écriture de l'avant-gardisme. Cette solution allait entrer en conflit avec le discours littéraire rationalisé qui allait se doubler de l'adoption d'un idéalisme de programme. De cette façon on allait réitérer non seulement le modèle du réalisme socialiste et du régionalisme symbolisant des années vingt, mais aussi celui du néo-classicisme correspondant à la période d'installation des gouvernements issus de la révolution émancipatrice. Aussi bien le réalisme que jadis le néo-classicisme, au moment de se transformer en moyens officiels d'expression, ont introduit une tendance idéalisante, très perceptible à travers ce qu'on dit et ce qu'on ne dit pas et à travers le souci programmatique du discours. Or, tandis que le style néo-classique insère dans sa base cette éventualité, puisque déjà à l'origine c'est une conception idéalisante de la classe bourgeoise ascendante, le réalisme, en revanche, façonné en tant que critique, ne peut accepter la tendance idéalisante sans tomber dans une contradiction interne (dont le style pompier est un témoignage) ou sans glisser vers le romantisme.

On retrouve ces mêmes chemins dans les différents mouvements révolutionnaires des deux derniers siècles, mais les solutions artistiques enregistrent à leur manière les nuances, les modifications survenues dans les idéologies, dans l'ampleur des mouvements et dans la concentration du pouvoir propre à notre temps. Les processus

sont semblables mais pas entièrement les produits qui, d'ailleurs, sont marqués par la croissance des cultures régionales en Amérique latine.

A. R.

Portée par le courant mythique et politique qui fait aujourd'hui du continent central et sud américain un nouvel enjeu stratégique, la littérature latino-américaine fascine et séduit par son originalité, son importance et sa qualité. Déjà de très nombreuses traductions ont rendu les noms de ses plus prestigieux auteurs familiers aux oreilles du grand public français. Il fallait tenter une première analyse critique de cette diversité, et il fallait la mener aux différents plans qu'elle a investis, conte, poésie et roman, mais aussi histoire littéraire et sociale, rôle et fonction des écrivains. Les communications et les débats du colloque qui s'est tenu en 1978 au **CENTRE CULTUREL INTERNATIONAL DE CERISY-LA-SALLE**, par leur vivacité et la valeur de ceux qui les ont animés, fournissent une introduction remarquable à l'un des phénomènes culturels essentiels de ce temps.

Communications de J. Andreu, E. Bareiro-Saguier, L. Bocaz, J.-P. Borel, J. Cortazar, G. M. Goloboff, N. Jitrik, J. Leenhardt, J.-G. Merquior, B. Pelegrin, A. Pizarro, A. Rama, A. Roa Bastos, H.-G. Ruprecht, T. Todorov, S. Yurkievich.

Couverture
de Pierre Bernard
Dessin de Matta
ISBN 2-264-00283-2

10 18

Collection dirigée par Christian Bourgois